

Après *Das Rheingold* en 2006, l'Opéra de Flandre poursuit sa *Tétralogie* mise en scène par Ivo van Hove avec *Die Walküre*, à l'affiche à Gand jusqu'au 10 mars.

Ivo van Hove

« Die Walküre est le volet le plus sombre et le plus désespéré »

Quels défis représente pour vous le fait de monter la *Tétralogie* ?

Quand Marc Cléméur, intendant de l'Opéra de Flandre, m'a proposé le *Ring*, j'ai accepté pour deux raisons : d'abord parce que j'avais suffisamment de temps pour m'y préparer – nous étions fin 2001 ; ensuite parce qu'il ne s'agissait pas de le mettre en scène en entier sur une brève période de temps, mais de le concevoir sur trois saisons. Ce choix permet de travailler avec une nouvelle énergie à chaque fois, en construisant pas à pas les personnages et en s'interrogeant sur la spécificité de chacun des épisodes. On entend souvent dire que la *Tétralogie* est un désastre sur le plan dramatique, sa cohérence venant de la musique. Je ne suis pas d'accord ! Si on l'aborde comme un seul bloc, on risque de tomber dans un certain schématisme, sans s'attaquer aux problèmes de détail posés par chacun des segments. Il faut au contraire se laisser porter par l'œuvre, accepter que l'action se déroule comme si elle était neuve dans chaque volet, à son propre rythme, sans préjugé sur l'endroit où l'on va. C'est le seul moyen d'éviter une vision trop cérébrale qui laisserait de côté les émotions. Après tout, c'est ainsi que Wagner a procédé ! Même s'il a conçu le *Ring* comme un tout, sa composition s'est échelonnée sur plus de vingt ans, avec des interruptions. Autre difficulté souvent soulevée : les longs monologues. Ils constituent certes de vrais défis pour le metteur en scène mais, si on prend la peine de les étudier dans le détail, d'écouter le message de la musique, de s'interroger sur leur raison d'être ou sur ce que le personnage dit ou omet de dire, on s'aperçoit qu'ils sont d'un modernisme immense. Sans oublier



JASPER VANARTJE

Né en 1958 en Belgique. Directeur du Festival de Hollande de 1997 à 2004. Directeur général du Toneelgroepamsterdam depuis 2001. Première mise en scène lyrique : *Lulu* à l'Opéra de Flandre en 1999.

qu'un même événement est toujours raconté d'une nouvelle façon !

Vous dites avoir voulu faire de ce *Ring* un « cycle pour le XXI^e siècle ». Qu'entendez-vous exactement par là ?

Patrice Chéreau avait situé sa *Tétralogie* au moment de la composition, dans le contexte de l'industrialisation. Personnellement, j'ai voulu m'interroger sur les résonances qu'un public d'aujourd'hui pourrait y trouver. C'est ainsi que, dans *Das Rheingold*, j'ai présenté Wotan comme un P-DG très influent, qui pense pouvoir changer le monde dans un univers où tout est sous contrôle technologique. Le Rhin, c'est

l'autoroute numérique, l'internet, et l'Or une super-puce électronique. Le Walhalla représente ce projet idéal d'une société sans violence. À la fin du Prologue, cette métropole rêvée et finalement créée apparaît en projection géante, en laissant le spectateur devant ses portes. C'est avec *Die Walküre* qu'on y entre. Je vois cette première Journée comme le volet le plus sombre et le plus désespéré de l'ensemble, celui de la catastrophe, après un Prologue optimiste et lumineux. C'est l'échec de l'utopie, avec des gens obligés de vivre ensemble alors qu'ils ne s'aiment pas ou plus, voire contraints de tuer ceux qu'ils aiment. Plus d'ordinateurs ici : le premier acte est situé dans les banlieues, à l'entrée de la métropole. L'impossibilité d'y accéder engendre un environnement de violence, de frustration et de racisme. Au début du II, nous pénétrons dans l'appartement de Wotan, qui symbolise tout ce que la cité peut offrir de beau et de séduisant. En contraste total, la seconde partie de l'acte se passe dans la jungle urbaine, là où règne un climat de vraie insécurité. Le troisième acte, enfin, a pour décor une salle d'urgence improvisée après une catastrophe...

Dans ce contexte, que signifie la perte de l'identité divine ?

Wotan étant le patron d'une multinationale qui a foi en son pouvoir de changer le monde, la perte de son statut divin signifie pour Brünnhilde son exclusion de ce magnifique projet.

Comment voyez-vous la relation entre les jumeaux ?



IAN VERSWEYVELD

Lors des répétitions de *Die Walküre* avec Jayne Casselman et James Johnson.

La gémellité, qui ne nous est pas révélée d'emblée, ne me paraît pas une donnée fondamentale. Je trouve plus important que ces deux êtres marginaux se reconnaissent au premier regard, proches par les traumatismes du passé : l'un parce qu'il a été abandonné par son père dans la forêt, l'autre parce qu'elle a été mariée contre son gré à Hunding. On comprend d'ailleurs que Sieglinde a été violée par son époux, et sans doute aussi par tout le clan. Le passé les rapproche mais, en même temps, les obsède tellement qu'ils ne peuvent d'emblée céder à leur attirance mutuelle. Je ne crois pas que leur histoire d'amour – la première, en fait, de la *Tétralogie* – soit la vraie solution. Je vois les Wälsungen comme deux junkies qui s'aiment certes, mais sur des bases fragiles, et sans réel espoir.

Et pourtant, de cet amour instable va naître un héros libre...

La liberté n'existe pas ! Avant même de naître, un individu est déjà déterminé par ce qu'il ressent dans le ventre de sa mère. Siegfried est certes « libre » par rapport à la volonté de Wotan, mais il est conditionné par son environnement, par le fait qu'il a été élevé par Mime. Je le vois donc comme un terroriste habitant « l'appartement d'à côté », le voisin tellement poli et gentil que nul n'imaginerait qu'il pourrait participer à un attentat-suicide... Mais nous sommes déjà dans la deuxième Journée !

PROPOS RECUEILLIS PAR
THIERRY GUYENNE